R 569702
9549704

NOTICE HISTORIQUE

SUR

L'ART DE LA GRAVURE

EN FRANCE;

PAR *P.-P.... Ch.....*

Dessinateur et Graveur, ci-devant de plusieurs Académies Royales, membre de l'Athénée des Arts.

Si sumpserat ortus ;
Ut Pictura parens, primâ sub origine mundi,
Egregias operum moles hominum que labores
Cernere nunc etiam liceat.

DOISSIN, *scalptura.* Lib. III.

Si, comme la Peinture sa mère, elle avoit pris naissance dans les premiers âges du monde, il nous seroit permis de compter aujourd'hui les chefs-d'œuvres de tous les temps et les antiques monumens du génie.

A PARIS,

Chez { PICHARD, Libraire, quai Voltaire, nº. 18.
PÉLICIER, Libraire, Palais du Tribunat, première cour.

AN XII. — 1804.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

AVANT-PROPOS.

Nous offrons dans une courte notice l'histoire abrégée d'un art, qui, depuis près de trois cents ans, honore la France, d'un art intéressant par ses genres et ses procédés divers, par ses rapports avec les autres arts utiles et agréables, avec les lettres et les sciences, avec les métiers et l'instruction publique, et enfin par ses avantages commerciaux.

La moindre connoissance des arts du dessin fait sentir le prix et l'utilité de la Gravure. Le service que rend l'imprimerie à la poésie, à l'histoire, à la littérature, elle ne peut le rendre seule, ni à la peinture, à la sculpture, à l'architecture, ni à l'Histoire naturelle, à la mécanique, à la géographie, et aux autres sciences, où les figures sont nécessaires pour la parfaite intelligence du texte : elle a besoin

du travail du graveur, qui représente sur le cuivre, avec plus ou moins de succès, suivant son talent particulier, l'œuvre de la nature ou celui du génie qui en est l'interprète. Les empreintes qu'on tire d'une planche gravée, ainsi que les livres qui s'impriment d'après le manuscrit d'un auteur, multiplient à l'infini les productions des grands maîtres, et mettent à portée d'en jouir ceux que la distance des lieux condamnoit à ne les voir jamais. Comme les livres, elles se transportent, se communiquent, et se réunissent avec facilité. Ainsi un particulier peut contempler dans son cabinet tout l'esprit et toute la poésie qui brillent dans les chefs-d'œuvres réservés pour le cabinet des princes et des opulents du siècle (*). La Perse et l'Égypte déroulent devant

(*) Dubos. Réflexions critiques, etc. Tome Ier, section XLVIII.

lui leurs antiques monuments, en contraste avec ceux de l'Étrurie et de la Grèce. Il peut comparer les peintures à fresque du Vatican avec les tableaux de la chartreuse de Paris, les pensées de Raphaël et celles de le Sueur; enfin ses yeux parcourent de suite cette prodigieuse richesse des arts répandue dans tout l'univers. Les originaux même que le temps a détruits ou dégradés, ne sont pas entièrement perdus pour lui, si la Gravure contemporaine les fait revivre.

Une collection d'estampes a cet avantage encore, qu'elle fait mieux juger des objets que les descriptions les plus détaillées. L'artiste dans sa jeunesse y étudie les maîtres du genre particulier dont il a fait le choix, et sa vieillesse y trouve des comparaisons, des observations, et un délassement qui lui rappellent ses anciennes études.

La Gravure a d'autant plus d'attrait pour quiconque l'étudie bien, qu'elle sert à développer les talents de ceux qui la cultivent. Cet avantage lui est commun avec les autres arts libéraux ; elle est comme eux un art *dont on ne peut faire une expérience régulière et certaine, puisque la manière de chaque auteur de gravure est différente de celle d'un autre ; la diversité y étant aussi grande et aussi nombreuse qu'il peut y avoir de dessin* (*). Cette diversité est sur-tout remarquable dans les estampes de divers graveurs, d'après un même tableau. Ce seroit donc bien mal juger les graveurs que de les considérer comme copistes des peintres et sculpteurs dont ils nous représentent

(*) Ce sont les expressions du fameux arrêt donné à Saint-Jean-de-Luz, le 26 mai 1660. Colbert, à cette époque, n'étoit pas encore ministre, mais il avoit déjà la confiance de Louis XIV.

les ouvrages. Si d'un côté ils ont les mêmes études pratiques et élémentaires, de l'autre ils diffèrent entièrement d'eux, n'ayant ni les mêmes matériaux, ni les mêmes outils, ni par conséquent les mêmes procédés qui étaient absolument inconnus aux autres arts; les graveurs sont donc obligés de se créer des ressources originales et libres qui les distinguent autant du copiste que la science distingue l'artiste de l'ouvrier qu'il emploie.

Ceux qui ont comparé la Gravure à une traduction ont peut-être le mieux saisi son caractère apparent. Si, comme le traducteur, le graveur doit rendre dans une autre langue, non-seulement les pensées, mais encore la manière et les beautés de ses originaux, il ne peut y réussir qu'en se pénétrant bien de leur esprit, et en possédant quelque lueur du génie qui les a éclairés. Aussi

quelques artistes ont-ils été peintres et graveurs en même temps ; aussi quelques graveurs ont-ils composé eux-mêmes les dessins des sujets qu'ils vouloient exécuter. Fille de la Peinture, la Gravure exerce, par les moyens qui lui sont propres, les talents qu'elle a reçus de sa mère. Les grands-maîtres qui l'ont illustrée imitoient les tableaux et les statues, comme les bons peintres et les habiles sculpteurs imitent la nature ! Ils ne la perdoient jamais de vue ; et dans les études qu'ils faisoient des autres arts relatifs, ils trouvoient sans cesse de nouveaux secours pour la bien rendre ; enfin ils excelloient dans le dessin, qui est le fondement de leur art, comme de ceux du sculpteur et du peintre. Le dessin d'ailleurs a beaucoup de ressemblance avec la gravure : dans l'un et dans l'autre le trait sert à établir les formes des objets, et le fini en fait

un tableau d'une seule couleur. Le dessin est privé, comme la gravure, des ressources d'un coloris qui circule magiquement dans tous les tons d'un tableau ; également circonscrit dans sa marche, il ne peut imiter que de loin, et sous un seul point de vue, ces aspects imposants et ces fiertés de formes, si familières au Pujet et à l'Algarde, et qui semblent se multiplier au moindre mouvement du spectateur. La sculpture a pour elle les formes réelles des objets, et la peinture leurs couleurs variées. Ces avantages, et bien d'autres encore, manquent au dessinateur et au graveur. Tel est cependant l'effet du sentiment du beau, que l'art, aidé simplement du crayon ou du burin, est parvenu à refléter ce sentiment sur le papier ou sur le cuivre. Il a dédommagé la Gravure par des variétés et des beautés particulières. Quand le graveur

sent bien son sujet, il rend, avec les grâces du pinceau, les douces carnations d'Adonis et de Vénus, et avec l'énergie du ciseau les formes prononcées de Mars et de Milon. Il ose plus! il lutte avec ses originaux pour l'expression de la vie et celle des passions et des affections de l'ame. Ainsi le burin dans sa main industrieuse, comme le ciseau, le pinceau et la plume dans celles du sculpteur, du peintre et du poète, devient la baguette avec laquelle l'enchanteur opère ses prestiges.

Il n'y a donc plus lieu de s'étonner si les bons graveurs expriment les beautés de leurs modèles avec une liberté qui feroit croire qu'ils les ont eux-mêmes imaginées. Que l'on compare dans le Brun et dans Edelinck la famille de Darius aux pieds d'Alexandre, et la Vallière pénitente sous les traits de la Madelaine, et l'on rendra sans doute

justice au graveur dont le génie s'est associé si heureusement à celui du peintre.

Le même Edelinck s'est exprimé diversement suivant les originaux qu'il a traduits : sa Vierge d'après Raphaël, et ses autres productions, prouvent que le vrai talent sait se créer de nouvelles ressources. Cette différence, que met la manière des différents peintres dans les gravures sorties de la même main, est plus marquée chez les graveurs des Ecoles de Flandre et de France, qu'elle ne l'a été chez les anciens graveurs d'Italie et d'Allemagne. C'étoit déjà beaucoup dans les commencemens, qu'on eut réussi à multiplier les pensées et la pureté des formes et du dessin. Il est probable que Raphaël, Michel-Ange et Jules Romain, bornèrent leur admiration à ces avantages d'une découverte naissante; avantages

qui sont les seuls étudiés et indiqués dans leurs fameux cartons : ils ne prévoyoient pas que l'airain pourroit un jour exprimer la *morbidessa* du pinceau. Mais que ne peut le travail constamment dirigé par les lumières de l'art ! Avec le temps la Gravure acquit plus de souplesse et de grâce, en s'exerçant d'après des peintres savans dans le coloris et dans l'emploi du clair-obscur. Elle suivit la marche variée que lui inspiroient ses modèles ; et dès les commencemens du XVIIe siècle, elle étendit chaque jour ses succès. On a donc imité le faire des peintres, et plus sensiblement encore lorsque les originaux étoient traités avec un fini extrême. L'influence du modèle est surtout remarquable dans les œuvres de quelques modernes. On connoît l'estampe de la mort d'Abel par Porporati, d'après Wanderwerf, pour laquelle

J.-J. Rousseau a fait cette inscription simple et touchante : *Prima mors, primus luctus, primi parentes.* On retrouve Wanderwerf dans cette estampe pathétique, comme Pompée Battoni et Santerre dans la Vénus caressant l'Amour, et dans la Suzanne du même graveur. Mais cette imitation scrupuleuse, qui fait quelquefois l'éloge de l'artiste, lorsqu'il traduit des portraits ou des tableaux renommés par leur fini précieux, nuiroit souvent à la traduction des grandes compositions historiques, et dégénéreroit en une servitude pénible, qui, refroidissant l'original, énerveroit la touche du graveur.

En multipliant les bonnes productions, la gravure suspend l'invasion du mauvais goût, et peut contribuer à en arrêter les progrès. Le temps n'est pas encore très-éloigné, où la plupart des

peintres, entraînés par un goût superficiel et faux, confondoient le ton maniéré avec les grâces, et paroissoient avoir totalement perdu l'idée du beau. L'illustre Vien les ramena à l'imitation de l'antique et à la belle nature. En même temps la gravure reproduisoit les ouvrages de ce peintre ou imitoit d'anciens chefs-d'œuvres. Si des graveurs, faute de secours ou de lumières, se laissoient emporter au torrent, quelques autres, fidèles aux bons principes, luttoient avec succès contre la mode et travailloient pour la postérité. Heureusement nos arts ont repris les routes que nous avoient frayées les anciens; et déjà plusieurs productions de nos contemporains ont des droits à continuer la juste célébrité que des siècles éclairés ont accordée à leurs prédécesseurs.

C'est principalement pour rappeler

l'époque glorieuse de la gravure en France, que nous hasardons de donner brièvement l'histoire de cet art, non moins utile qu'estimable. Trop heureux si cette faible esquisse peut faire naître à des artistes et à des amateurs éclairés, l'idée d'un ouvrage où les exemples développeroient les préceptes, et où l'histoire des artistes suivroit la théorie de leur art. Ce seroit un cours d'instruction pour les élèves et un monument à la gloire de la nation. Le professeur d'André Bardon y applaudiroit sans doute, lui qui a dit que, de toutes les écoles renommées dans l'empire des arts, il n'en est point d'aussi féconde en habiles graveurs que *l'Ecole Française.*

L.a Choffard fec. l'An XII (1804)

NOTICE HISTORIQUE

SUR

L'ART DE LA GRAVURE.

ON connoît en Gravure quatre genres très-distincts, qui ont encore leurs subdivisions. Ces genres sont la gravure en médailles, celle en pierres fines, celle en bois, et enfin la gravure en taille-douce. L'origine des trois premiers genres se perd dans les antiquités de l'Egypte, des Indes et de la Chine; ils ont

peu varié, excepté pourtant celui de la gravure en bois, qui a reçu des modernes une destination inconnue aux anciens. On ne trouve en Europe, avant le XIIIe. siècle, aucune trace de l'usage de cette gravure, qui suppose en même temps celui d'en tirer des épreuves sur le papier, sur le carton et sur le parchemin : ses progrès n'y furent sensibles que vers la fin du XIVe. siècle : elle ne commença vraiment à se perfectionner qu'après la découverte de la gravure en taille-douce, dont elle essaya d'imiter la finesse et la légèreté. Ces deux genres ont cependant des manières très-différentes d'opérer. L'une se travaille en relief sur le buis, sur le poirier, ou sur tout autre bois dont les pores sont serrés. C'est à ce procédé qu'on doit les estampes au simple trait, qui ornent les premières productions de l'imprimerie, laquelle peut-être lui doit son origine. La gravure en taille-douce, au contraire, s'exécute en creux sur le cuivre, sur l'étain et sur tout autre métal ; elle doit donc s'imprimer autrement. C'est de celle-ci que nous allons principalement nous occuper dans cette notice, comme étant un art nouveau et particulier à l'Europe, et d'ailleurs le plus en usage et le plus utile aux

aux études et à l'emploi des autres arts; elle se subdivise en gravure au burin et en gravure à l'eau-forte, qui, toutes deux, concourent au même but de perfection. La première s'opère uniquement avec le burin, qui, de tout temps, a été employé dans l'art de l'orfèvrerie, dont il est probable que notre gravure est émanée; la seconde, trouvée peu après l'autre, demande une opération préparatoire, qui consiste à enduire le cuivre d'un vernis, sur lequel on trace son dessin avec une pointe d'acier: l'eau forte, mise sur le vernis, creuse les traits de la pointe, et termine l'opération.

La naissance de la gravure au burin est assez obscure: on la connut presque en même temps en Allemagne, en Italie et en Hollande. Les Italiens en attribuent la découverte à Maso Finiguerra, orfèvre de Florence, né, selon les uns, en 1424, et, selon les autres, en 1430: il trouva, dit-on, vers l'an 1460, la manière d'imprimer les estampes. A en croire Vasari, cet orfèvre avoit, dès l'an 1450, gravé très-artistement sur une patène d'argent de petites figures de la Passion. Un amateur ayant fait à ce sujet des recherches dans les églises de Florence, a extrait d'un registre de celle de Saint-Jean, cotté A A, la note sui-

vante : *En* 1452, *Masso de Finiguerra reçut des consuls des arts*, pour son ouvrage, 66 *florins d'or* (*une livre* 6 *deniers*). Mais de ce que Finiguerra avoit gravé très-artistement cette patène, s'ensuit-il qu'il ait inventé l'art d'imprimer des estampes ? Ensuite, comment établit-on le rapport qu'il y a entre cette gravure et la somme qui lui fut payée par les consuls des arts ? Ce prix ne peut-il pas également se rapporter à d'autres sortes d'ouvrages, d'autant plus que Baccio Bandinelli nous dit dans ses lettres, que Maso Finiguerra travailla, avec Antoine Pallajuolo et d'autres artistes contemporains, aux fameuses portes de métal de l'Eglise de Saint-Jean. Les contradictions dans les dates et les invraisemblances de cet historique ne permettent guères de le soutenir. M. l'abbé Zani, de Parme, s'est déterminé à circonstancier autrement la découverte : il s'est contenté d'attribuer à Finiguerra une estampe qui se conserve ici à la Bibliothèque nationale, et qui représente l'Assomption de la Vierge. On dit que cette estampe est une épreuve unique d'une plaque d'argent d'environ deux tiers de palme de hauteur, gravée par Finiguerra, qui l'offrit à l'Eglise Saint-Jean comme un

monument de la découverte de l'art. Cette plaque a été émaillée (1), et on ajoute qu'elle sert de *paix* (*pax tecum*); elle ne porte ni date ni monogramme. Nous ne discuterons pas les raisons dont on se sert pour attribuer cette gravure à Finiguerra : nous ferons seulement observer que, si elle est de lui, son travail est assez précieux pour le temps auquel on la fait remonter, et d'un dessin plus agréable que celui de Baccio Baldini, aussi orfèvre, né à Florence en 1436, et élève de Finiguerra; il est même mieux que celui de Sandro Boticello, peintre et graveur, dont la naissance est de 1457. Ce dernier a fait les dessins d'une édition de l'Enfer du Dante, que Baldini a gravés ; édition qui parut à Florence en 1481. On a d'ailleurs de Boticello une suite gravée des Sybilles, et plusieurs autres pièces.

De leur côté, les Allemands revendiquent la découverte. Suivant eux, Luprecht Rust, maître de Martin Schom ou Schoen, de Colmar, grava en bois et en cuivre, vers l'an 1440 ou 1450. Ce qu'il y a de certain,

(1) Les Italiens se servent, en cette occasion, du mot *niellare*, ce qui indique une sorte d'émail noir.

c'est que nous avons vu le monogramme de Schom sur une estampe gravée au burin, portant la date de 1466; cette gravure, et d'autres de la même main, qui sont sans date, nous ont paru d'un travail, lequel, quoique sec et dur, est plus exercé que celui des Italiens de ce temps. Ce Martin Schom, mort en 1494, fournit sans doute les modèles de gravure au burin, qui dirigèrent vers ce genre les talens du fameux Albert Durer. Cet artiste, né en 1471, étoit fils d'un orfèvre graveur de Nuremberg; il eut pour contemporains et pour émules Lucas de Leyde et plusieurs autres, et parmi ses disciples Albert Aldegraff, peintre et graveur.

André Manteigne, peintre, né près de Mantoue en 1451, et mort en 1517, a trouvé aussi des auteurs qui lui attribuent la découverte de la gravure au burin. Ce n'est qu'une erreur de genre, s'il est vrai qu'il ait gravé sur bois, vers l'an 1486, son beau tableau du Triomphe de Jules-César, ce qui paroît douteux. On convient seulement qu'il perfectionna la gravure au burin, dans quelques estampes qu'il grava peu de temps après. Ce Triomphe de Jules-César, qui fit la réputation de Manteigne, est connu par la belle gravure

en camayeux et en dix planches, faite à Mantoue cent ans après par Andrea Andriam.

Ces discussions sur l'origine de l'art, ne donnant aucune lumière sur ses progrès, nous nous contenterons d'observer que si, par les dates, la Gravure semble devoir sa naissance à l'Allemagne, le bon goût du dessin lui a donné un nouvel être en Italie.

Cette supériorité ne tarda pas à se manifester par les ouvrages de Marc-Antoine Raimondi, né à Bologne, où il exerça l'orfèvrerie et la gravure. Vers la fin du XVe. siècle, il fit un voyage à Venise; il y vit des estampes gravées en bois par Albert Durer : il les copia au burin. Cette contre-façon occasionna dans cette ville, entre Albert Durer et lui, un procès, dont le jugement fut qu'il supprimeroit de ses gravures le nom ou le monogramme d'Albert. De-là il se rendit à Rome, où il grava d'après Raphaël une Lucrèce, et un grand nombre d'autres estampes, qui lui acquirent l'amitié et la confiance de ce prince de la peinture; il grava aussi, d'après Jules Romain, Baccio Bandinelli et Michel-Ange.

Raimondi a eu quelques successeurs à Florence, à Bologne, à Venise, en Hollande et en France : les principaux sont Doménico

Fiorentino, Jules Bonasone, Augustin Carache, Marc de Ravenne, Augustin Vénitien Corneille Cort, et Etienne de Laune d'Orléans. Ces artistes, disséminés dans les villes d'Italie et dans les divers états de l'Europe, eurent d'assez bons élèves, mais ne formèrent point d'écoles suivies. Pendant cet intervalle, et dans la nouveauté de la découverte, un grand nombre de peintres d'Italie dérobèrent quelques momens à de plus grands ouvrages, pour graver à l'eau-forte leurs esquisses, ou des études de composition, qui, pour les siècles futurs, sont devenus le cachet de leur génie et de leur facilité : on en voit du Parmesan, du Titien, du Tindoret, des Caraches, du Guide, de Salvator Rosa, de Borgiani, et de presque tous les peintres leurs successeurs, tant Allemands que Flamands et Français. Callot et Labelle, doués d'une grande fécondité, ont traité ce genre en petit avec un soin plus recherché, et vraiment rare et précieux. Ils furent les premiers qui, sous une pointe spirituelle et facile, surent rendre l'expression et le sentiment; leur long séjour en France et leurs productions leur ont donné des rivaux, qui, à leur tour, ont laissé des successeurs justement estimés.

La Flandre, devenue un autre berceau des arts par l'influence du fameux Rubens et des peintres, ses contemporains, vit éclore une foule d'habiles graveurs, qui multiplièrent, à l'aide du burin, leurs propres tableaux et ceux des meilleurs peintres. Cette réunion des Wischers, des Soutman, des Wandyck, des Galle, des Bolswert, des Wosterman, des Paul-Pontius, des Blotling, etc. forma une école célèbre pour la Gravure. Ces artistes, inspirés par le génie de Rubens, furent les premiers dont les ouvrages établirent les principes de l'art, en offrant l'ensemble d'un travail raisonné et varié qui allioit tout-à-la-fois le sentiment, l'effet et la vigueur.

Cette école, connue d'abord par de beaux portraits et de grands sujets d'histoire, le fut aussi par d'autres genres : les marines, les paysages, les animaux furent gravés à l'eau-forte par les peintres de chacun de ces genres, avec autant de vérité que de goût. Quel est celui qui pourroit être initié dans les arts du dessin, et qui ne contempleroit pas avec plaisir les œuvres des Sneyders, des Roos, des Berghem, des Carle du Jardin, des Ruysdal, des Wouvermans, et même les gravures inégales et brouillées, mais énergiques et harmonieuses de Reimbran.

Enfin, la gloire des artistes flamands s'obscurcit après cinquante années de splendeur, ou plutôt elle fut en quelque sorte éclipsée par les artistes qu'illustrèrent le siècle naissant de Louis XIV. Des hommes habiles dans la Gravure avoient déjà brillé en France sous le règne de Richelieu; leur nombre s'étoit accru sous celui de Mazarin. Louis XIV, en prenant lui-même les rênes du gouvernement, accorda sa protection aux arts, qu'il aima et qu'il se plut à récompenser; il sut distinguer et honorer Nanteuil qui venoit de peindre et de graver son portrait; il créa pour lui la charge de dessinateur et graveur de son cabinet, avec pension de mille livres; et par suite, il rendit cet arrêt célèbre, daté de Saint-Jean-de-Luz, qui donne à la Gravure les mêmes distinctions qu'aux autres arts, et fait connoître les avantages qu'on en retire.

Colbert seconda efficacement son prince; et le seconda en ministre éclairé, qui favorise, non tel ou tel artiste, mais l'art en lui-même; car le grand secret du gouvernement est d'exciter l'émulation sans provoquer la jalousie, et de récompenser l'homme de mérite sans l'énorgueillir ni le corrompre. Cette sage politique hâta les progrès de la Gravure. Les Audrans, les Poilly, les Mellan, les Édelinck,

les Leclerc, les Vermeulen et beaucoup d'autres en ressentirent les heureux effets ; la plupart peintres eux-mêmes ou dessinateurs fameux, estimés et recherchés par les Lebrun, les Mignard, les Coysevox et les Girardon, établirent une école de Gravure, dont le nombre et la perfection de leurs ouvrages firent aussi l'ornement. Qu'on joigne à leurs productions, admirées depuis plus de cent cinquante ans, celles des Drevets et de leurs dignes successeurs, non-seulement dans l'histoire et le portrait, mais encore dans les autres genres de la Gravure, et l'on sera fondé à reconnoître que la France seule possède, en cette partie, l'école, sinon la plus ancienne, du moins la plus féconde, la plus complète et la mieux soutenue de toutes celles qui existent. Nous donnons le nom d'école à un concours de grands talents qui se sont succédés dans le même pays, et dont les productions, le faire et les avis y ont servi de modèles.

Colbert, qui ne perdoit jamais de vue le commerce, n'avoit pas tardé à calculer les avantages que l'état pouvoit retirer du travail de nos graveurs : il excita la curiosité et l'empressement des étrangers par des fêtes pom-

peuses qui furent reproduites et répandues par la Gravure. L'imprimerie s'enrichit de fleurons, de vignettes et autres ornements; l'histoire et la poésie se parèrent de frontispices, de tableaux et de portraits; la littérature et les sciences même empruntèrent ce secours; les sciences, sur-tout, rendues plus faciles par des gravures d'une brillante et correcte exécution, furent plus suivies et plus utiles. Perrault publia son Vitruve; Blondel les principaux problêmes de l'architecture; Picard sa mesure de la terre; et l'Académie des Sciences eut son graveur.

L'établissement des Gobelins, que le gouvernement acquit en 1667, fournit aux arts de nouveaux moyens d'émulation. Lebrun, qui en eut le premier la direction, y réunit plusieurs artistes d'un mérite supérieur, peintres, sculpteurs, graveurs, ciseleurs, orfêvres; on y exécuta les superbes tapisseries des Elémens et des Saisons et plusieurs autres, tant d'après ses tableaux, que d'après ceux de Vander Meulan. La Gravure multiplia également ces chefs-d'œuvres; elle fut confiée à Sébastien Leclerc, dont les connoissances très-étendues dans toutes les parties des mathématiques dirigeoient la pointe et le burin, sans enchaîner ni refroidir son

imagination aussi réglée que brillante. Cet établissement fut une véritable académie pour les grands talents; les Audrans s'y distinguèrent; l'illustre Girard Audran, le Raphaël et le Rubens de la Gravure en France, y exécuta, d'après Lebrun, les grandes batailles d'Alexandre, où il se surpassa. Elles sont, comme toutes les productions de cet étonnant artiste, les plus parfaits modèles à suivre pour quiconque veut traiter les sujets d'Histoire. Ces batailles, si chaudement traduites, furent admirées des Italiens même, qui, ne voyant que ces gravures, craignirent dans le peintre un rival pour Raphaël; elles accrurent beaucoup la réputation de Lebrun. On y grava encore des suites de médailles, de mécanique, de géographie, de physique, d'histoire naturelle, etc. Il résulta de cette multitude d'œuvres variées mises successivement à la portée de toutes les classes de citoyens, un goût général pour les arts, qui servit à entretenir leur perfection pendant la durée de ce règne fameux.

Les hommes puissants et riches, imitant la magnificence éclairée du prince, préférèrent en général, à des dépenses frivoles ou viles, un luxe qui avoit quelque chose de grand et d'utile; les uns transmirent à la postérité la

ressemblance des hommes illustres de leur famille ; les autres firent représenter des actions civiles ou militaires qui les intéressoient. Si l'on considère le nombre infini de portraits particuliers faits à cette époque par les Masson, les Mellan, les Nanteuil, les Edelinck et autres graveurs de notre école, on ne pourra qu'applaudir à ces familles ou aux courtisans zélés, qui ont consacré le burin à perpétuer les traits des Louis XIV, des Turenne, des d'Harcourt, des Molé, des Colbert, des Jéannin, des Fénélon et de tant d'autres hommes illustres, princes, prélats, magistrats, philosophes, savans et poètes qui ont brillé presque tous dans le même temps. On recherche encore ces thèses fastueuses de théologie et d'autres sciences, moins, comme on pense bien, pour les sujets dont elles offrent le programme, que pour les gravures qui les décorent, gravures dont l'exécution, aussi belle que savante, ne laisse rien à desirer à l'artiste qui veut apprendre à perfectionner son talent !

Parmi les sciences et les arts, dont les rapides progrès concoururent à la célébrité du siècle qui prit le nom de Louis XIV, nous ne rappelons que ceux qui ont des rapports directs avec les arts d'imitation et du dessin ; nous ne

citons même ici que les principaux genres de la Gravure dans lesquels le génie de nos premiers artistes s'épura : leurs travaux multipliés développèrent en peu d'années les préceptes perfectionnés de l'art ; ils donnèrent à leurs contemporains, ainsi qu'à leurs successeurs, des modèles de ce style sage et correct dans l'ensemble, expressif et varié sous la pointe et le burin, délicat dans le choix des détails et toujours gracieux, style assez constamment suivi dans l'École Française, dont il est le véritable caractère. Les mêmes principes s'étendirent aux autres parties de la Gravure, où ils se sont maintenus.

Ces productions diverses devinrent dès-lors, selon le vœu de Colbert, une branche de commerce intérieur et extérieur d'un avantage réel pour l'État. Peu à peu la Gravure offrit un tel appas aux spéculations, que la librairie, devenue toute-puissante, ne manqua pas de se prévaloir de cette nouvelle industrie ; la Chambre Syndicale, avant la révolution, tiroit des droits dont elle l'avoit grevée un revenu considérable.

Cette ressource commerciale étoit trop précieuse pour ne pas enflammer la convoitise de nos voisins les insulaires ; jaloux, comme

on sait, de s'approprier, à quelque prix que ce soit, toutes les sources du commerce : ils travaillèrent donc fortement, sinon à détruire celui-ci chez nous, du moins à le paraliser jusqu'à ce qu'il leur fût possible de l'envahir.

Pour mettre cette assertion hors de doute, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails sur l'état des arts en Angleterre.

Au commencement et dans le cours du XVIe. siècle on les y remarquoit à peine ; néanmoins en 1572 elle donna naissance à un grand homme en architecture et en dessin, à Inigo Jones, le Palladio de son pays; il construisit, dans le siècle suivant, les célèbres palais de Wite-Hall et des Invalides de la marine à Grenwich. Un émule fameux lui succéda, Christophe Wren, né en 1632, savant architecte, mécanicien, et président de la Société Royale. C'est à lui que les Anglais doivent la belle église de St.-Paul de Londres, commencée en 1670 et finie en 1725, deux ans après la mort de Wren. Leurs peintres furent en général des Flamands, des Allemands et des Français, qui y firent d'assez grands ouvrages. Windick y mourut en 1641. Leur fameux Lelly, qui cessa de vivre en 1680,

étoit Allemand ainsi que Kneller (1). L'anglais Tornhill, qu'ils nomment leur Raphaël, ne date que de la fin du XVIIe. siècle, puisqu'il mourut en 1732. Leur sculpture n'est pas fort renommée.

Quant à la gravure d'histoire, elle ne fut cultivée en Angleterre qu'au commencement du XVIIIe. siècle, par Nicolas Dorigni, peintre et graveur Français, qui y fut appelé par George Ier., et fait chevalier après avoir gravé les cartons de Raphaël qu'on voyoit à Hamptoncourt; il y resta treize ans. Dorigni, de retour à Paris, où il fut reçu membre et professeur de l'Académie, fut chargé de faire dessiner, par des peintres français, une suite assez considérable de compositions allégoriques en l'honneur des grands hommes d'Albion. Ces dessins, d'un format double in-folio, sont de Carle Vanloo et de François Boucher. Dorigni en a gravé deux d'après C. Vanloo; ils portent les dates de 1736 et 1737: les autres le furent par Beauvais, Larmessin, Cochin père, le Bas et Aubert. Les Anglais envoyèrent

(1) Pierre Wander-Faes, connu sous le nom de Lelly, étoit né en Westphalie, et Godefroy Kneller à Lubeck.

encore à Paris d'autres grandes compositions de peintres et dessinateurs italiens, qui furent également gravées, tant par les artistes ci-dessus, que par Laurent Cars, Nicolas Tardieu, Claude Duflos et Bernard Lépicier. Ce fut à cette occasion, et pendant le cours de cet ouvrage, que le gouvernement de l'Angleterre commença à sortir de son indifférence pour les arts : la chambre des communes porta un bill, en 1735, pour favoriser la Gravure, et prévenir les contre-façons; ce réglement ne servit alors qu'à assurer les propriétaires, sans augmenter le nombre des bons graveurs d'histoire. Cette principale partie de l'art fut foiblement continuée chez eux par des Français qui s'établirent à Londres, tels que Baron, François Aliamet, quelques élèves de le Bas, et des graveurs allemands. On y éprouvoit une si grande disette de tous les objets de goût, que lorsque Gravelot d'Anville passa dans cette isle, en 1732, on l'employa principalement à faire, pour l'orfêvrerie, la bijouterie et la librairie, des dessins, dont il grava quelques-uns; il y resta treize ans. Après son départ, de bons graveurs français y furent aussi appelés, entr'autres notre collègue Lempereur pour l'histoire,

l'histoire, et Vivarais, fameux paysagiste, né à Lodève; le premier y resta peu, le second s'y fixa, et il grava d'après les tableaux du Guaspre, de Claude Lorain et du Poussin, les plus beaux paysages que l'on connoisse; sa carrière finit à Londres, en 1782. L'Angleterre doit à ses exemples ses meilleurs artistes en ce genre.

Cependant de riches amateurs ne pouvant se dissimuler notre supériorité dans les arts, et impatients de s'affranchir de l'espèce de tribut qu'ils nous payoient, avoient déjà déterminé plusieurs de leurs jeunes compatriotes à venir étudier à Paris; pendant cet intervalle, ils concoururent à former, à Londres, une *société* particulière *pour l'encouragement des arts, des manufactures et du commerce.* Cette société prit une consistance solide en 1754 par les souscriptions volontaires d'une grande partie de la noblesse et des riches commerçants : elle distribuoit fréquemment chaque année, aux jeunes dessinateurs, sculpteurs et graveurs, des prix, soit en argent, soit en médailles; et ces prix étoient fort recherchés, même par la jeune noblesse des deux sexes. Outre la gravure au burin et à l'eau-forte, elle en établit aussi pour la gravure en pierres

fines, les médailles en acier, et pour toutes les découvertes qui pouvoient augmenter le commerce de la nation. On voit, par les registres de cette société, que ses fonds disponibles s'élevoient jusqu'à 500,000 francs. Les encouragements se multipliant, les Anglais rappelèrent de Paris, ceux de leurs compatriotes qui y avoient quelque succès, entr'autres Thomas Major qui gravoit chez le Bas, Ingram, perfectionné à cette école, et graveur de l'Académie des Sciences; Ryland, très-bon graveur d'histoire, ainsi que Robert Strange, également graveur d'histoire, et élève de le Bas. Ce dernier étoit déjà célèbre à cette époque; il revenoit d'Italie pour la seconde fois avec une nombreuse collection de dessins qui lui ont servi à multiplier ses chefs-d'œuvres.

Le goût des arts commençoit à être bien marqué en Angleterre vers la fin du règne de George II; il y devint plus vif et presque général sous son successeur George III, qui, à son avènement en 1760, montra de la prédilection pour tous les talents qui pouvoient ajouter à la gloire du nom anglais. Ce prince voulut pour le moins rivaliser les établissements renommés de la France, en les imitant. Il réunit les meilleurs peintres et artistes regni-

coles qui avoient étudié en Italie, Reynolds, Werts, Brown, Robert, Stange, Ryland, et autres; il les accueillit avec familiarité et libéralité; il appela des talents étrangers déjà estimés; et parmi eux, Zucarelli, Cipriani, et Bartolozzi, Zoffani, Moser, et sa fille Meyer, Angelica Kauffman, Nollekins, Cazanove, et Louterbourg.

George III employa tous ces divers talents à de très-grands ouvrages; il fit restaurer et peindre ses palais, les décora de tableaux d'anciens maîtres; une partie de celui de Sommerset fut consacré à la nouvelle *Académie royale*, qui y fut installée le 2 janvier 1769. Le titre de chevalier fut concédé au président Josué Reynolds. Cette Académie eut, pendant quelque temps, une rivale active dans la société des arts, mécontente et jalouse de voir des étrangers remplir les premières places du nouvel établissement; mais comme par la suite on n'admit plus que des nationaux, un même esprit les réunit pour étouffer nos progrès et discréditer nos manufactures, notre commerce et nos arts; tandis qu'ici, tout au contraire, nos anglomanes vantoient tout ce qui venoit d'au-delà des mers, et exagéroient le mérite des ouvrages anglais. La politique

ministérielle seconda et dirigea la jalousie et l'animosité de la nation contre tous les articles d'arts et de luxe qu'on importoit de France. Elle employa avec succès la même tactique dont se servit jadis Agricola. On sait que ce gouverneur romain, voulant inspirer aux Bretons le goût des lettres qu'ils dédaignoient, et les engager à faire apprendre à leurs enfants le latin, la rhétorique, et les autres arts cultivés à Rome, ne trouva rien de mieux, dit Tacite, que de leur persuader qu'il préféroit leur esprit naturel aux talents acquis des Gaulois. Ce caractère des Bretons, loin de s'affaiblir avec les siècles, n'a fait que se fortifier par la rivalité de puissance. Parmi les preuves sans nombre que l'histoire nous en fournit, en voici une citée par le traducteur des réglements de la société anglaise, qui mérite d'être rapportée.

Un Français qui assista en 1761 à quelques-unes des assemblées de la société anglaise, y entendit parler un jour de l'établissement que les Etats de Bretagne avoient formé, sous le titre de *Société pour l'encouragement de l'agriculture, du commerce et des arts.* On écouta d'abord, dans le plus grand silence, l'exposition des objets que cette société avoit

en vue ; et des moyens qu'elle employoit pour les faire prospérer ; mais à l'assemblée suivante, plusieurs membres qui avoient eu le temps de s'enflammer par leurs réflexions, déclamèrent contre la société de Bretagne ; et s'efforcèrent de faire sentir la nécessité de travailler à *détruire* cet établissement ; il ne tint pas à eux qu'on ne fit de cette destruction une affaire d'état. Quelques personnes sages eurent toutes les peines du monde à faire entendre que chaque nation devoit avoir la liberté d'améliorer sa culture, son industrie et ses arts. Cette scandaleuse discussion paroissoit devoir occuper plusieurs séances ; quelqu'un enfin la termina, en disant que l'inconstance française ne permettroit pas que cet établissement eût des succès durables.

Quand les Anglais crurent leurs arts assez perfectionnés ; qu'ils se virent un nombre de graveurs formés par les Ryland, les Strange, les Birne et les Vivarais, et que l'émulation de ces artistes fut animée par les talents de Cypriani et de Bartolozzi, ils s'occupèrent des plus vastes entreprises de la gravure. Le gouvernement accorda des prîmes pour ce genre d'exportation, et il chargea nos estampes de droits énormes. L'or des deux

mondes fut prodigué pour envahir cette nouvelle industrie si long-temps enviée. Des souscriptions nombreuses avoient déjà été faites pour les gravures de la mort du général Wolf, et le combat de la Hogue, par Woolet; elles se continuèrent pour celles des voyages de Cook et de Bank, publiés dans l'intervalle de 1765 à 1781. Ces souscriptions, fastueusement patriotiques, sont en Angleterre un usage ou plutôt un moyen d'exciter l'enthousiasme et de maitriser l'opinion publique. En effet, on sent que de pareils sujets, sur-tout pour les dominateurs des mers, doivent y être beaucoup plus propres que l'éternelle répétition des dieux et des héros de la Grèce et de Rome. Cet enthousiasme s'éleva au plus haut point chez nos modernes Bretons, lorsqu'il fut question de graver l'estampe de la mort du lord Chatam, grand adversaire de la prospérité de la France. La souscription monta d'abord à quatre-vingt-dix mille francs de France pour en commencer la gravure, confiée à Bartolozzi en 1778; et les souscripteurs ayant retiré leurs exemplaires, le produit de la planche lui fut, dit-on, abandonné en grande partie. De pareils élans peuvent bien exalter l'art et stimuler l'artiste.

Les Anglais, dès-lors, n'hésitèrent plus à s'attribuer la suprématie : ils répétèrent sans cesse, et firent répéter par leurs échos, qu'ils n'avoient plus de rivaux à redouter dans l'art de la gravure, comme dans tout le reste; et ils le persuadèrent si bien, que leur commerce en couvrit tous les états de l'Europe. Aussi un de leurs auteurs écrivoit en 1790, dans un ouvrage dédié au ministre Pitt (1), qu'au lieu de voir les belles estampes venir de l'étranger en Angleterre, les pièces exportées s'élevoient alors, selon le calcul le plus exact, comme cinq cents à un; et que le commerce, loin d'être restraint à un seul pays, s'étendoit depuis Madrid jusqu'à Moscow. On ne sent que trop combien ce préjugé, si funeste à notre gravure et à notre industrie, s'accrédita pendant nos orages révolutionnaires, qui avoient frappé d'une juste terreur tous les gouvernements de l'Europe, et faisoient re-

(1) Voyez dans l'Esprit des Journaux 1791, mai; tome V, l'extrait d'après l'analytical Review, de l'ouvrage intitulé : *Déduction Historique et Chronologique de l'origine du commerce depuis les temps les plus reculés*, etc., *nouvelle édition*, soigneusement revue, corrigée *et continuée jusqu'à présent; Londres*, 1790, 4 vol. *in*-4°.

douter comme contagieuse toute communication avec nous. Nos voisins de la Tamise, pour achever de se délivrer de toute concurrence, n'avoient pas manqué d'enflammer et de multiplier nos ennemis au-dedans et au-dehors. Tout notre commerce extérieur resta donc suspendu par nos troubles civils et par la guerre étrangère.

Malgré ces efforts d'une astucieuse rivalité, il ne faut pourtant pas croire que les Anglais aient réussi à égaler nos artistes dans la sculpture, dans la peinture d'histoire, ni dans la gravure de ce genre; et encore moins qu'ils aient acquis sur nous la supériorité illimitée qu'ils s'attribuent. Ils se sont bien servis à la vérité de nos maîtres; ils se sont heureusement étayés de divers talents étrangers : ils sont parvenus à créer des talens parmi eux ; mais ils n'ont pu ravir en entier la flamme du génie qui a vivifié tous les arts en France : notre nation les a précédés dans la carrière; elle commence à y reparoître avec son ancien éclat, sans avoir l'orgueilleuse prétention de dominer exclusivement les talents et l'industrie d'aucune nation rivale.

A les entendre, ils ont toujours eu sur nous l'avantage de consacrer plus particu-

lièrement les arts à la gloire et à la prospérité nationale. Mais nous pouvons faire voir que de ce côté-là nous les avons encore devancés. Le génie de nos premiers artistes fut consacré autant à honorer les grands hommes de la France, qu'à orner les premières productions de son goût naissant. On a vu de tout temps les beaux arts se réunir à l'urbanité française pour couronner les grands talents, soit militaires, soit pacifiques. Le Français aime à mêler les myrthes aux lauriers : on le voit élever des trophées à des héros, et contempler avec intérêt, chez la moderne Aspasie, les plus illustres contemporains de l'auteur du Misantrope applaudissant à ce chef-d'œuvre dramatique.

La peinture et la gravure ont concouru à rendre un hommage honorable aux vertueux dévouement d'Eustache de Saint-Pierre, de Mathieu Molé, de Dassas et de Désilles; elles ont retracé les scènes particulières, mais intéressantes, de la mort de Duguesclin, de Bayard, de Turenne et de Léonard de Vinci; elles nous ont représenté le bon Henri IV, serrant dans ses bras, la larme à l'œil, son fidèle Sulli ramené blessé d'une bataille.

La sculpture également a consacré son

ciseau à perpétuer les traits des Jeanne d'Arc, des Louis XII, des François Ier., des Montmorency et des Chabot; des Lospital, des Daguesseau, des Dugai-Troüin et des Tourville ; des Corneille, des Racine et des Lafontaine; des Vincent-de-Paul, et d'une foule d'autres grands hommes. L'estime nationale éleva des monuments à l'auteur éloquent de l'Histoire Naturelle, au philosophe de Ferney, et à l'instituteur d'Emile.

La science du génie, le dessin et la gravure, n'ont-ils pas eu chez nous des adeptes qui, dans le silence du cabinet, ont recueilli des volumes de sciences et de faits historiques instructifs pour la nation et la postérité? Les premiers recueils connus en ce genre sont dus à ce brave maréchal-de-camp, Sébastien Ponteau de Baulieu, ingénieur. Mutilé dans ses campagnes sous Louis XIII et Louis XIV, au point de ne pouvoir plus servir dans les camps, il rendit ainsi ses veilles et sa retraite encore utiles à sa patrie : il fut imité par les Wauban, les Follard et les Puységur. Le même sentiment avoit excité dans le siècle dernier le zèle de deux peintres de réputation, Nattier et Massé : ils sacrifièrent vingt années de leurs travaux et leur fortune, pour dessiner

et faire graver, l'un, la galerie du Luxembourg, peinte par Rubens ; l'autre, celle de Versailles, par Lebrun. On remarquera que ces deux entreprises ont été faites sans faste, sans secours, et sans autre orgueil que l'amour de l'art. Ce même esprit anima les Crozat, les Caylus, les Mariette, les Leroi, les Saint-Non, les Laborde, les Choiseuil et les Denon. Leurs utiles et savants ouvrages ont également servi l'histoire, la géographie, les arts et les lettres. Si, dans des jours d'inertie, la constance et le désintéressement particuliers ont soutenu l'art, à quel degré de perfection ne s'élèvera-t-il pas, lorsque ranimé par le vœu de la nation, il en retracera les actions et la gloire ?

Ainsi les Anglais nous disputent à tort la palme du patriotisme dans les arts. Voyons s'ils sont plus justes en s'attribuant le perfectionnement de quelques parties de la Gravure. Cet examen rapide donnera une idée des divers genres, et de l'espèce d'importance qu'on doit y attacher.

Les Anglais se sont particulièrement distingués dans la gravure dite en *manière noire*, qui, suivant le jugement d'un artiste très-connu, se trouve ainsi désignée par son défaut

capital. Ce genre, à ce défaut près, réussit assez bien dans les sujets sombres et austères; mais il est lourd, monotone et sans variété: il fut inventé en Allemagne par le colonel Hessois de Siegen; celui-ci en communiqua le procédé au prince palatin du Rhin, Robert de Bavière, amiral d'Angleterre. Un peintre flamand, que ce prince s'étoit associé pour diriger ses premiers essais, en laissa transpirer le secret, qui se répandit en Hollande. Robert, de retour à Londres, y exécuta quelques sujets vers l'an 1660. On en fit aussi des essais en France; mais ils furent très-peu goûtés à une époque où les Audrans, les Piteaux et les Edelinck tiroient de leur burin des effets plus variés, plus vigoureux et plus brillants. Dans la suite, les ouvrages des Smith, des Earlom et des Gréen lui ont acquis beaucoup de célébrité. Ce procédé consiste d'abord à faire grainer le cuivre, d'un ton égal et parfaitement noir, avec un outil d'acier qu'on nomme berceau; on trace son dessin sur ce grainé, soit au crayon, soit au pinceau; ensuite on enlève totalement le grain du cuivre pour produire les blancs purs, et on adoucit les autres teintes légères, suivant la dégradation des objets.

La gravure *au pointillé*, que certaines personnes appellent la manière anglaise par excellence, paroît avoir été exercée à Amsterdam vers le milieu du XVIIe. siècle par un orfèvre nommé Lutma : elle a été bien connue en France vers le même temps, puisqu'elle y fut pratiquée par Morin, peintre et graveur, élève de Philippe de Champagne, et aussi par Boulanger et Loir; Morin a fait dans ce genre des estampes d'un travail assez précieux. On l'a négligée depuis ; elle fut reproduite à Londres par Ryland et par d'autres; elle y a été très-bien exécutée d'après Angelica Kauffman, Cypriani, etc., sur-tout quand ce genre, un peu froid, s'est trouvé réchauffé par le nom et le burin de l'italien Bartolozzi et de ses élèves. Nos modernes Français ont repris très-facilement cette espèce de mode, et s'y sont également distingués.

La manière de graver *en couleur*, qui est très-ancienne à la Chine, ne parut en Europe qu'environ cent ans après les deux précédentes. Il semble qu'elle ne soit qu'une émanation de la manière noire, ses procédés étant exactement les mêmes; elle n'en diffère que par le nombre des planches qui servent à produire les tons coloriés. L'Allemagne la doit à Chris-

tophe le Blond, natif de Francfort, qui passa à Londres vers 1730 ou 1732; il y commença une suite d'anatomie coloriée, qui fut interrompue par le décès de l'anatomiste; et il y donna un petit traité sur son art, en anglais et en français; il vint ensuite à Paris en 1737. On accueillit son procédé, et il obtint un établissement et une pension: pendant son séjour en France, il fit deux portraits de grandeur naturelle, celui de Louis XV et celui du cardinal de Fleuri, ainsi que des planches d'anatomie. Il mourut en cette ville en 1741. L'Angleterre et la France profitèrent peu d'abord de la découverte de l'auteur. Son travail manquoit de franchise, et ses tons de couleur étoient sans éclat; mais ses procédés se sont perfectionnés chez les deux nations.

La gravure en *manière de crayon* fut trouvée à Paris en 1756 par François, graveur lorrain; elle fut si promptement imitée et perfectionnée par Desmarteau, Magny et Gonord, que tous les quatre se l'attribuèrent. On seroit tenté de croire que ce genre est imité de celui de Lutma et de Morin; il y a cependant une différence particulière, c'est qu'elle sait mieux exprimer et imiter le grain et les inégalités du papier et du crayon. On emploie très-avan-

tageusement ce genre pour les premiers principes, et pour les études du dessin. Les Anglais, comme de raison, l'ont aussi pratiqué.

Ils se sont également servis du procédé de la gravure *au lavis*, qui fut imaginé presqu'en même temps que le précédent, par le Prince, peintre de l'ancienne Académie. Cet artiste a exécuté ce genre supérieurement, et il a donné le détail de ses procédés. Cette gravure est favorable pour rendre les paysages, les animaux et l'architecture. Les Français et les Allemands paroissent y réussir présentement mieux que les autres nations.

De la combinaison de ces diverses manières, il en est résulté une autre que l'on nomme *aquarelle*, qui participe, par sa légèreté et sa transparence, de celle au lavis; les ombres se font le plus souvent dans la manière du pointillé, et on y joint l'emploi des planches en couleurs de le Blond. Sous le nom d'*aquarelle anglaise* nous avons des fleurs, des oiseaux et des études de têtes fort agréables. Nous n'hésitons pas à croire que beaucoup de ces productions ont été faites à Paris, et même coloriées après coup.

Ce qu'il y a de positif, c'est que nous avions déjà ici, il y a plus de trente ans, un artiste

intelligent, nommé Janinet, qui grava de cette manière et avec succès des sujets historiés. Il en faisoit sur-tout pour le bijoutier du petit Dunkerque, qui employoit d'autres mains à y mettre des titres anglais; et grace à quelques coups de pinceau artistement ajoutés, nos amateurs anglomanes achetoient ces estampes comme manière anglaise, supérieure, suivant eux, à la peinture. Cet excès de prévention subsiste encore, même parmi les gens instruits, qui sont toujours les dupes du nom anglais. Les artistes Debucourt, Descourtis et autres se sont aussi exercés dans ce genre.

L'aperçu que nous venons de donner de plusieurs découvertes ou genres de gravure moderne, nous a fait retarder l'article de la gravure *en camayeux*, quoique cette sorte de gravure soit des plus anciennes. Ce genre s'exécute sur des planches de bois; il dérive du même procédé qui servit d'abord à imprimer la Bible de Mayence avec des lettres noires et rouges, en 1557 et en 1559. Vers la fin de ce même siècle, des graveurs allemands appliquèrent ce procédé à des gravures de deux teintes rehaussées de blanc, qui furent les premiers camayeux. On connoît une estampe

tampe de ce genre, datée de 1504; une autre de Hans-Burgkemair, de 1508; et plusieurs autres d'Albert Durer. De leur côté, les Italiens la revendiquent en faveur de Mazzuoli, dit le Parmesan; mais les auteurs et les ouvrages se contredisent : il est certain que le Parmesan, né en 1504, et qui n'a vécu que 37 ans, n'a pu que perfectionner ce genre, et diriger les travaux d'Ugo d'a Carpo, son contemporain. Les premières estampes furent donc faites sur deux planches seulement. Ugo d'a Carpo en a employé jusqu'à quatre pour les teintes différentes des camayeux qu'il a gravés d'après Raphaël; d'autres peintres ou graveurs italiens en ont exécuté de la même manière. Le plus souvent on ne se servoit que de deux, ainsi que l'a fait Perrier, peintre et graveur français, qui a employé des planches de cuivre et la gravure en taille-douce, au lieu de celle en bois; il gravoit simplement son dessin, soit au burin, soit à l'eau-forte, l'imprimoit sur papier de couleur, et le réhaussoit de blanc au moyen d'une seconde planche. Ce même procédé a été mis en usage par Georges Lallemand, peintre et graveur français, qui a fait de cette manière, ainsi qu'en bois, de très-beaux camayeux. On

en a aussi de Stella, peintre et graveur, et Nicolas le Sueur, graveur en bois, a excellé dans ceux qu'il a faits pour les Crozat, les Mariette et les Caylus. On peut dire que cette partie de l'art a été aussi bien exécutée en France qu'en Italie. Nous ajouterons qu'outre ces divers procédés, nous avons eu ici plusieurs artistes qui ont imité *des manières de Pastels* en plusieurs planches coloriées, et travaillées comme celles au crayon, et auxquels il n'a manqué que des sujets assez intéressants pour être remarqués avantageusement. Au reste, on voit que dans ces différentes sortes de gravures il n'y a qu'un pas à faire de l'une à l'autre. En variant à propos les procédés, en combinant les tons de couleur, en multipliant les planches, et mettant beaucoup de soin dans la manière de les imprimer, il paroît qu'on pourroit exécuter toutes sortes de dessins, et même approcher de la couleur par des moyens assez satisfaisants. Mais il est à propos d'ajouter que, pour obtenir un véritable succès, il faudroit que ces procédés fussent dirigés par un peintre coloriste. Les meilleures choses en ce genre que l'Angleterre a produites, sont très-faibles et très-inégales dans cette partie.

Il est assez remarquable, et peut-être surprenant, que, pendant plus de deux cents ans, parmi des artistes célèbres, italiens, allemands et français, qui ont employé jusqu'à quatre et cinq planches pour les seules teintes d'un camayeux, il ne s'en soit trouvé aucun qui ait tenté des procédés analogues aux autres façons de peindre et de dessiner, et propres à rappeler passablement les tons généraux de la couleur. Ils auroient perpétué quelques fresques précieuses qui sont perdues pour les arts.

On a cherché aussi plusieurs autres sortes de gravures, mais plus curieuses qu'utiles: comme elles n'ont pas de but direct, nous nous abstenons d'en parler. Nous convenons aussi que quelques-uns des genres que nous venons de parcourir mériteroient d'être encouragés; cependant ils n'ont pu jusqu'à présent satisfaire aux perfections désirées et réelles de l'art.

L'ordre des temps, et l'influence prépondérante du commerce des Anglais sur toutes les parties du globe, nous ont déterminé à suivre d'abord la progression des arts du dessin chez cette nation, et à faire connoître les moyens dont elle s'est servi pour comprimer nos pro-

ductions en gravure dans le cours du siècle dernier.

Cet exposé historique a dû interrompre la série des progrès de nos artistes et celle des événements survenus dans quelques parties de nos arts. Nous allons suppléer à cette interruption, en revenant aux genres les plus utiles et les plus essentiels de la Gravure.

Consultons l'opinion la plus répandue et la mieux fondée : elle nous dira que c'est la gravure au burin qui constitue véritablement la science de cet art; c'est la seule qui, dans l'histoire et le portrait, exige de la part de l'artiste une combinaison et des calculs des plus suivis, et fort indépendants des opérations de la main, non-seulement pour l'ordonnance, l'effet et l'accord général, mais encore pour l'intelligence, le choix et la variété des contrastes. Cette théorie est frappante dans les ouvrages des grands maîtres, où l'on est encore forcé d'admirer l'art qui rend la couleur, le velouté, la transparence, et d'autres effets de la nature, non moins difficiles à exprimer. Quelquefois le mérite supérieur a su les faire valoir, en alliant le burin à l'eau-forte : ce mélange, judicieusement employé, sur-tout dans les sujets d'histoire et de goût,

y met plus de chaleur et de vie ; c'est ce que l'on remarque dans les chefs-d'œuvres de Girard Audran, et de quelques autres bons graveurs. La gravure au burin, et principalement dans le portrait, n'a pas uniquement l'antériorité ; elle est aussi dans son ensemble la plus savante, la plus suave pour les tons, la plus brillante, la plus durable, et la plus facile à imprimer. Tous les autres genres, quoique très-estimables et très-propres à caractériser le goût et la facilité du dessinateur, ne sont que des branches agréables, nouvelles, et peu solides, qui tirent leur sève d'une souche commune, dont il leur importe de ne pas trop se séparer. On imagine bien sans doute qu'en faisant l'exposé des avantages avoués des premiers genres de la Gravure, nous n'entendons pas diminuer ceux des autres, qui sont en usage, ni les agréments des découvertes qui se sont succédées, et qui peuvent encore se multiplier : chacun de ces procédés doit réussir, lorsqu'il est dirigé par le génie qui est le créateur de tous les arts.

Nous avons parcouru les premiers périodes de l'éclat des arts en France, qui, malgré des jours nébuleux, s'est cependant prolongé jusqu'à l'époque présente. Resserrés dans les

bornes de notre plan, nous nous abstenons de rendre à des maîtres célèbres, anciens ou modernes, et de plusieurs nations, le tribut d'éloge qui leur est dû; notre impartialité citeroit avec plaisir leurs noms et leurs ouvrages, comme elle nous fait admirer sans jalousie jusqu'aux productions de nos ennemis (1), lorsqu'elles honorent l'art.

La justice et la vérité obtiennent nos premiers hommages : comme elles nous dirigent dans nos remarques sur les progrès de la Gravure en France, nous ne dissimulerons pas, qu'après plus d'un siècle de gloire, elle parut dégénérer: elle éprouva le sort des autres arts, qui sembloient menacés de décadence ; mais il resta des hommes formés dans les bons principes, et qui y persévérèrent.

Nicolas de *Beauvais*, élève de Girard Audran, grava d'après le Corrège, le Poussin, Van-Dick, le Sueur; et ensuite pour le Crozat, et les galeries de Versailles et de Dresde.

Gaspar *Duchange*, mort en 1757, à 94 ans,

---

(1) Des auteurs anglais, dans des écrits étrangers à la politique, et publiés en temps de paix, nous appellent leurs *ennemis naturels ;* ils nous ont ainsi révélé la pensée constante de leur gouvernement.

grava, d'après le Corrège, les belles estampes d'Io et de Danaé ; d'après Jouvenet, les Vendeurs chassés du Temple, et le Repas du Pharisien ; d'après Rubens, l'Apothéose d'Henri IV. Ses deux premières estampes ont eu la destinée des tableaux de Michel-Ange et du Corrège, représentant chacun une Léda : le premier fut détruit par le ministre Desnoyers, l'autre par le fils du Régent. Duchange, par le même esprit de dévotion, mutila lui-même les cuivres de ses deux gravures.

Henri-Simon *Thomassin*, fils d'un assez bon graveur d'Histoire, surpassa son père dans ce genre : on a de lui l'Homme condamné au travail, et la Mélancolie, d'après le Feti ; la Peste de Marseille, d'après de Troye, et le Magnificat, d'après Jouvenet.

Nicolas-Henri *Tardieu*, né en 1674, a gravé, jusqu'en 1749, plusieurs planches pour le recueil du Crozat, et pour la galerie de Versailles : il a formé J.-N. Tardieu, son fils, Laurent Cars, et J.-Philippe Lebas.

Les deux *Dupuis*, Charles et Nicolas-Gabriel, derniers rejetons de l'avant-dernier siècle, ont gravé tous les deux du meilleur goût et savamment, pour le Crozat et les galeries de Versailles et de Dresde, un nombre de bonnes

estampes d'après le Giorgion, Annibal Carrache, Louis de Boulogne, Carle Vanloo et Toqué. Nicolas-Gabriel, qui survécut à son frère, a soutenu son nom jusqu'en 1771; il avoit, à cette époque, pour contemporains, Laurent *Cars*, Joseph *Lebas*, George *Will*, *Beauvarlet*, et plusieurs de leurs élèves, également distingués. Quoiqu'en général ces talents divers aient été peu encouragés, leurs ouvrages ne se sont point ressentis du mauvais goût qui égara les arts pendant près d'un demi-siècle.

Parmi les graveurs que nous citons, il y auroit de l'injustice à passer sous silence les *Cochin*, sur-tout le fils, dessinateur aimable, instruit et fécond, qui, par l'étendue de ses connoissances et l'aménité de son caractère, fit distinguer ses talens, et sut échauffer le goût et le zèle d'un grand nombre d'amateurs. Prodigue de ses avis et de ses crayons, en faveur des graveurs ses contemporains, il concourut avec eux à faire fructifier les travaux de notre Ecole, et à soutenir sa réputation dans les cours étrangères.

Divers princes avoient donné alors aux Français des ouvrages importants à exécuter. Telle fut en partie la galerie électorale de

Dresde, où, parmi de bonnes estampes d'histoire, on distingue le superbe portrait en pied du roi de Pologne Auguste III, gravé par *Baléchou*. On fit en même temps d'autres gravures de portraits pour différents princes et ministres de l'Allemagne, de l'Espagne et du Portugal, entr'autres le portrait en pied du fameux comte de Pombal, d'après Roslin et Joseph Vernet. A ces travaux succédèrent ceux des ports de France, d'après le même Vernet, commencés vers l'an 1760, continués pendant près de dix ans, et gravés chez Jacques-Philippe le Bas, qui, à cette époque, avoit déjà formé, dans son école particulière, un nombre de graveurs étrangers, et d'autres élèves dignes de le suppléer dans le genre mixte, où il brilloit. Ces jeunes graveurs traduisirent, à son exemple, beaucoup de ces tableaux flamands, si fort en vogue chez les curieux, représentant des kermesse ou fêtes de village, des tabagies, des paysages, des marines, etc.; ils rivalisèrent, par un travail très-soigné, avec quelques élèves de L. Cars, d'Augustin de St.-Aubin et de Cochin. D'autres maîtres gravèrent des sujets de circonstance, et de ces scènes de société, que l'on nomme tableaux de genre, tant d'après Greuse que d'après

d'autres peintres. Enfin presque tous ces artistes concoururent aussi à orner des éditions de luxe. Cependant, malgré ces divagations et cette variation dans le mode de l'art, en apparence si nuisibles à celui de l'Histoire, chacune de ces parties fut souvent si bien exécutée, qu'il faut avouer que chez nous la bonne gravure n'a fait que changer d'objet, du moins lorsque les artistes n'ont pas porté le fini à l'excès dans les sujets de moyenne et de petite proportion.

On exécuta, dans ce genre de gravure terminée, sous la direction de Cochin le fils, et avec un succès digne des beaux jours de la Gravure, ces grandes batailles dont l'empereur de la Chine avoit envoyé les dessins à Paris. Cette préférence du monarque chinois est d'autant plus honorable pour nos arts, que le choix de ce prince ne fut déterminé qu'après avoir comparé les estampes que les agents commerciaux de l'Angleterre et de la France lui présentèrent. La vue des batailles d'Alexandre, gravées par Audran, le ravit d'une telle admiration, qu'il ne balança point entre les deux nations. Aussi lorsque ces estampes parurent, vit-on éclater l'humeur des Anglais, qui reprochèrent à leurs ministres

de négliger de surveiller nos relations, et de n'avoir pas su prévenir plus efficacement nos entreprises de commerce.

Ce concours de circonstances heureusement saisies, joint au zèle éclairé des savans amateurs, alimenta les divers genres de la Gravure, fit reverdir quelques rameaux, et releva le courage de nos maîtres. Leur exemple, leurs œuvres, et sur-tout leurs leçons, firent éclore le talent des plus célèbres graveurs, dont l'Europe et la France s'honorent aujourd'hui. On sait que l'Italie, l'Allemagne, la Prusse, la Russie, la Suède, le Danemarck et l'Espagne, ont envoyé ici, depuis soixante ans, une foule d'élèves pour s'instruire dans les grands genres de la Gravure, l'histoire et le portrait; et les études de ces étrangers furent si habilement dirigées, que leur patrie s'en glorifie. Les Preisler de Nuremberg, les Schmidt de Berlin, les Cochkin et Berseneff de Russie, les Muller de Stugard, les Klaubert d'Augsbourg, les Rhen de Suède, les Porporati et les Mellini de Turin, les Salvador Carmona, et les Molès d'Espagne, se formèrent dans les écoles particulières des Dupuis, des le Bas, des Cars, des Will, des Cochin, des Beau-

varlet et des Bervick. On a vu plus haut les Anglais eux-mêmes envoyer des élèves à nos maîtres. Ils se vantent maintenant de posséder une école supérieure à toutes les autres..... Que d'objections il y auroit à faire à cette prétention naissante, et qui n'est plus étayée des grands talents de Ryland, de Bartolozzi, de Woolett et de Cypriani. Parmi les artistes qui leur restent, en ont-ils à opposer à ceux que nous avons cités, à Schmidt, à Volpato et à Morghen ? Peuvent-ils même soutenir le parallèle avec les seuls Français qui ont encore des dessinateurs bien supérieurs en génie à Cypriani, et un grand nombre de graveurs des premiers genres, dont les productions font assez l'éloge ? Il ne faut plus à ces derniers, pour augmenter la célébrité dont ils jouissent, que l'honneur de perpétuer les monuments de la gloire de nos héros, et de multiplier les chefs-d'œuvres dont nous a enrichi la victoire. Leurs noms, attachés à ces travaux importants, seront mieux remarqués que dans une simple Notice, destinée à rappeler brièvement l'Histoire de l'art en France.

Un nouveau siècle commence, qui présage

aux beaux arts une partie de l'éclat dont brille la nation. Des études solides, des talents cultivés, des sciences et des découvertes utiles nous en assurent. Le gouvernement, dans sa justice impartiale, a étendu sa munificence sur plusieurs genres qui en avoient été privés jusqu'ici. Le zèle éclairé du ministre des arts a fait participer à ces nouveaux encouragements les artistes compris sous le nom générique de graveurs, tels que les graveurs en médailles, ceux en pierres fines, et les graveurs en taille-douce, qui obtiendront les mêmes prix, et alterneront entr'eux pour le voyage de Rome. Ces descendants de l'art du dessin y profiteront des mêmes avantages dont jouissoient déjà le peintre, le sculpteur et l'architecte. L'émulation, fruit d'une égale munificence, animera ces arts, et réveillera chez les étrangers l'opinion avantageuse qu'ils avoient conçue de la gravure française.

Il ne nous reste plus qu'un vœu à former pour la renaissance de notre prospérité commerciale, dont la Gravure étoit une branche fleurie. Espérons que le héros de la France reprendra un jour cette fatale lance d'or

dérobée à l'Argail par l'anglais Astolphe, et dont ses compatriotes voudroient abuser pour abattre le commerce de toutes les nations!

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE LEFEBVRE, RUE DE LILLE, N°. 688.

ERRATA.

Page 22, lig. 15, Tindoret, *lisez :* Tintoret.

Page 24, lig. 4, par les artistes qu'illustrèrent, *lisez :* qui illustrèrent.

Page 30, lig. *avant-dernière*, Windick, *lisez :* Van-Dyck, et par-tout il faut *lire :* Van-Dyck.

Page 26, lig. 16, Lebrun, *lisez :* le Brun ; il faut le *lire* ainsi aux pag. 27 et 43.